

**SUR LES TRACES
DE
SINDBAD LE MARIN**

À LA RECHERCHE DE LA CIVILISATION SWAHILI

PUBLICATIONS DE L'AUTEUR

La Lémuride,
Éditions Abatos, 2009 - Nouvelle édition 2011.

Mythes et rites de passage en Afrique Noire,
Éditions Abatos, 2009 - Nouvelle édition 2011

L'utopie malgache,
Éditions Abatos, 2011.

Le Campâ, Royaumes et Cultures
Éditions Incipit en W, 2016.

De L'origine du Féminisme,
Éditions Abatos, 2018.

MYANMAR Des Peuples Aux Frontières De L'espoir
Éditions Abatos, 2020

ICARE L'apprentissage du vol
Éditions Abatos, 2021

Contacts :

AU BOUT DES MOTS — ÉDITION Abatos
26, RUE BROSSARD — 42000 SAINT-ÉTIENNE
Siret : 532 515 822 00023 – A P E : 9499Z
MAIL: contact@abatos.fr
SITE: www.abatos.fr

RAY MORAUX

**SUR LES TRACES
DE
SINDBAD LE MARIN**

À LA RECHERCHE DE LA CIVILISATION SWAHILI





PROLOGUE

Dès la fin du XIII^e siècle, quelques Latins ont navigué entre l'Extrême-Orient et l'Occident par l'Océan Indien. Ce fut le cas, à peu près simultanément, Giovanni de Montecorvino et de ses compagnons, envoyés au Cathay (Chine) par le pape Nicolas IV en 1289, et de Marco Polo, parti de Chine en 1292 et revenu à Venise en 1295. Le premier, passé par Ayas, Erzeroum et Tiflis, gagna le golfe Arabo-Persique, puis traversa l'Océan Indien d'Ormuz à Quilon ; il séjourna en Inde et se trouva à Cambaluc (Pékin) à la fin de l'année 1293. De son côté Marco Polo navigua dix-huit mois entre la Chine et l'Inde méridionale, d'où il repartit pour Ormuz.

S'il est certain que les deux hommes se sont croisés quelque part sur l'Océan Indien, rien ne permet de certifier une rencontre. Tous deux ont fait escale en Inde occidentale où l'usage, comme la sécurité et l'intérêt, imposait rupture de charge et changement de navire. De retour par Tana, Montecorvino adressa le 20 décembre 1292 (1293?) à ses confrères franciscains une lettre antérieure au livre de Marco Polo, mais connue en Europe plusieurs années après le "Devisement du Monde".

Le message de Montecorvino confère à l'Asie continentale, et à l'Inde en particulier, une fonction médiatrice et un

rôle de charnière entre des mondes différents. Avec une rigueur qui ne le cède pas en précision à Marco Polo, il a relevé les circonstances physiques et ethnographiques de l'Inde, les conditions de la navigation dans l'Océan Indien, et discerné deux aspects en particulier. D'une part, le contraste entre les mondes monothéistes (Chrétien, Juif, Musulman) et polythéistes. De l'autre, il a reconnu la position médiane de l'Inde, au milieu de l'Océan Indien, et équidistante des régions boréales et australes. Il a noté que «l'étoile qu'on nomme Tramontane (la Polaire) est si basse qu'elle paraît à peine; c'est pourquoi il me semble, ajoute-t-il, que si j'étais monté sur un lieu élevé, j'aurais pu voir l'autre tramontane qui occupe la position contraire (la Croix du Sud)». La remarque, d'apparence ingénue, sous-entend la notion de la rotondité de la Terre et celle de la symétrie des deux hémisphères. À l'arrière-plan du propos de Montecorvino, on devine, avec le bagage scientifique apporté du monde latin, ce qu'il avait pu apprendre de la pratique nautique séculaire dans l'Océan Indien. Ses observations, faites au centre de l'Océan Indien, nous incitent à regarder en toutes directions.

À tous égards, l'unité géostratégique de cet océan n'est plus à démontrer. Il suffit d'en rappeler quelques traits déterminants : l'extension sous les latitudes chaudes des tropiques et de l'équateur; le régime des moussons, soutenu saisonnièrement par l'alizé, réglant le rythme alternatif de la navigation; un ciel généralement limpide; l'impulsion des courants marins favorisant ou contrariant la circulation; la disposition généralement méridienne des rivages. De la mer de Chine à la mer rouge, certaines ressemblances des conditions de navigation rendent celles-ci familières et autorisent le recours à des techniques semblables. Dès lors on conçoit l'exceptionnelle pérennité des itinéraires et leurs diverses ramifications.

Traditionnellement fondée sur des points de vue d'Occidentaux, latins, iraniens ou arabes, la connaissance des voies maritimes médiévales de l'Océan Indien attend aussi beaucoup d'un regard extrême-oriental.

Citons, pour les pays visités : Ibn Khordadbeh "Livre des Routes et des Provinces", Ibn Hawkal, Al Mugadassi "Prairies d'Or", Ibn Johair, le juif Benjamin de Tulède. De tous, le plus grand, a été Idrisi au XIIe siècle. Toutefois, le plus séduisant est le Maghrébin Battuta au XIVE siècle, dont la Rihla contient des pages très vivantes sur l'Océan Indi

Ibn Battuta en pays Swahili

(Voyageur maghrébin du XIV^e siècle).

Nous nous embarquâmes sur la mer dans la ville de «Makdachaou» (Mogadiscio), nous dirigeant vers le pays «Saouâhil» (Swahili) et la ville de «Couloua» (kilwa), dans le pays des Zendjs (Noirs ou Nègres dans le vocabulaire arabe). Nous arrivâmes à Mombaça (Mombasa), grande île, à une distance de deux journées de navigation de la terre des «Saouâhil. Cette île ne possède aucune dépendance sur le continent, et ses arbres sont des bananiers, des limoniers et des citronniers. Ses habitants recueillent aussi un fruit qu'ils appellent «djammoûn» et qui ressemble à l'olive au goût d'une extrême douceur. Ils ne se livrent pas à la culture, on leur apporte des grains des Saouâhil. La majeure partie de leur nourriture consiste en bananes et en poissons. Ils professent la doctrine de «Châfi'y (shi'ite), sont pieux, chastes et vertueux ; leurs mosquées sont construites très solidement en bois. Près de chaque porte se trouvent un ou deux puits de la profondeur

d'une ou deux coudées ; on y puise l'eau avec une écuelle en bois. La terre, à l'endroit de la mosquée et du puits, est tout unie. Quiconque veut entrer dans la mosquée commence par se laver les pieds. Celui qui désire faire les « lotions » tient la coupe entre ses cuisses, verse l'eau sur ses mains et fait ses ablutions. Tout le monde ici marche nu-pieds.

Nous passâmes une nuit dans cette île ; après quoi nous reprîmes la mer pour nous rendre à « Couloua » (kilwa), grande ville située sur le littoral, et dont les habitants sont pour la plupart des Zendjs, d'un teint extrêmement noir. Ils ont à la figure des incisions semblables à celles qu'ont les « Lîmiînde Djenâdah » (tribus de l'intérieur en arabe). Un marchand nous dit que la ville de « Sofâlah » (sofala) est située à la distance d'un demi-mois de marche de « Couloua » (kilwa). Sofala était le comptoir le plus méridional des Arabes en Afrique Orientale ; situé au sud du Zambèze, il drainait la production d'or de l'intérieur.

En 1658, Thévenot qui écrit du Caire au sujet d'un royaume du Sud-Est du Soudan, le « Naria », estime que « c'est dans ce pays-là que sont les mines d'où l'on tire l'or qui passe sur les côtes de Sofala à Kilva ». « Couloua » (kilva) est au nombre des villes les plus belles et les mieux construites ; elle est entièrement bâtie en bois et les pluies y sont abondantes. Ses habitants sont adonnés au « djihâd » (guerre sainte), car ils occupent un pays contigu à celui des « Zendjs » infidèles. Leurs qualités dominantes sont la piété et la dévotion, et professent la doctrine de « Châfi'y » (shi'ite).

Lorsque nous sommes entrés dans cette ville, elle avait pour sultan Abou'l Mawahib (le père des dons à cause de la multitude de ses dons et de ses actes de générosité). Il faisait de fréquentes incursions dans le pays des « Zendjs », les attaquait et leur enlevait du butin, dont il prélevait la cinquième partie

qu'il dépensait de la manière fixée par le Coran. Il déposait la part des proches du prophète dans une caisse séparée, et lorsque des « chérifs » venaient le trouver il la leur remettait. Les proches du prophète sont, selon la tradition wahabite, ses descendants par sa fille Fatima, les chérifs – ceux-ci se rendaient près de lui de l'Irak, du Hidjâz, et d'autres contrées. Quant à la guerre sainte faite par Abou'l Mawahib, il s'agirait plutôt de la traite des esclaves et de l'Ivoire.

Ensuite nous embarquâmes à « Couloua » (kilwa) pour la ville de Zhafâr alhoiumôûdh dans la province du Dhofar (dans l'actuel Sultanat d'Oman).

La civilisation Swahili.

La côte du Kenya recèle quelques-uns des plus beaux sites archéologiques d'Afrique Orientale. Témoignage d'une culture tournée vers les échanges maritimes à travers l'Océan Indien, les ruines de ces cités, autrefois prestigieuses, n'ont été redécouvertes que depuis une cinquantaine d'années. Il vous invite à découvrir cette culture swahili qui s'étend de Mogadiscio, en Somalie, jusqu'au Mozambique, aux Comores et à Madagascar.

Étymologiquement, wa-swahili signifie « ceux du Sahel » ou « ceux du rivage » en arabe. Toutefois, les géographes arabes préféraient le terme de « Zendj », à l'origine obscure, qui désignait pour eux les habitants des côtes africaines de l'Océan Indien.

À l'inverse de l'Océan Atlantique, qui forma jusqu'au XVe siècle une barrière infranchissable, l'Océan Indien consti-

tua depuis l'Antiquité une zone privilégiée de contacts maritimes entre l'Afrique noire et l'Asie : le Moyen-Orient par la Mer Rouge et le Golfe Arabique, l'Inde et l'Extrême-Orient en suivant les moussons. Le Périple de la mer Érythrée, recueil alexandrin d'instructions nautiques rédigé entre 70 et 150, est l'un des textes les plus précieux sur l'Antiquité. Il décrit la côte et les escales, de la mer rouge au marché de Rhapta, sans doute situé sur la côte de l'actuelle Tanzanie. La Géographie de Claude Ptolémée, écrite vers 150, reprise et corrigée sous sa forme définitive au IV^e siècle, et la Cosmographie chrétienne du moine grec Cosmas Indicopleustes, rédigée au VI^e siècle, donnent également de nombreux renseignements. La myrrhe, les gommés aromatiques, l'ivoire, les cornes de rhinocéros ou l'écaille de tortue sont quelques-unes des marchandises exportées à cette époque. S'y ajouteront plus tard, venant des régions plus méridionales, l'ébène, le fer, le cuivre ou l'or.

L'Islam en Afrique de l'Est

L'Islam apparaît, globalement, en Afrique Noire avec la conquête de l'Égypte par les Arabes au VII^e siècle. Il se propagea, ensuite, vers le Sud, en Nubie. Il pénétra aussi par l'Éthiopie et sa côte, qui n'est pas séparée de l'Arabie que par la Mer Rouge. La religion musulmane s'étendit, alors, sur toute la côte de l'Afrique Orientale, véhiculée par les marchands arabes. Dès le IX^e siècle, les navires marchands musulmans fréquentent la côte des « Zendjs ». Les Arabes ont appelé la région « Zendj El Bar », le pays des Noirs, dont le nom actuel de Zanzibar est dérivé. Ils ont fondé des comptoirs commerciaux prospères sur toute la côte de Mogadiscio à Kilwa. On ne peut guère y considérer la présence des marchands Arabes et Shiraziens comme le résultat d'une vraie émigration. En re-

vanche l'exportation d'esclaves Zendj vers le bas Irak et l'Arabie méridionale, à laquelle ils se livraient depuis le XI^e siècle, fut comparable à celle qui expatria des Africains de l'Ouest vers l'Europe dès le XV^e siècle, et surtout vers l'Amérique à partir du XVI^e siècle.

Ils ont construit des maisons en pierre de corail aux portes de bois sculptés d'inspiration indienne, élevé des mosquées, des bains, des palais. Chaque ville, gouvernée par son sultan, rivalisait avec les autres et ce n'étaient que luttes d'influence entre elles. L'Islam se généralisa aussi dans l'intérieur du continent parmi la plupart des tribus locales. Jusqu'à la conquête portugaise au XVI^e siècle, par la route maritime du Cap, la domination arabe sur l'Océan Indien resta incontestée. Les voyageurs y développent le commerce de l'or et de l'ivoire et finissent par s'implanter sur la côte et les îles. De cette implantation naît une civilisation, la civilisation swahili, issue du métissage entre Arabes et Africains, dont l'Islam est la religion.

Cette civilisation élabore sa propre langue, le swahili, écrit en caractères arabes sur une base grammaticale africaine bantou, avec plus de 40 % du vocabulaire emprunté à l'arabe et au persan. Les États marchands swahili commercent dans tout l'Océan Indien et vont jusqu'aux Comores et Madagascar, où l'Islam s'implante aux XI^e et XII^e siècles. Ils entretiennent d'étroites relations avec l'Inde et la Chine. Lamu fut parmi les plus riches et brillants comptoirs musulmans et l'archipel demeure encore le principal centre régional d'études musulmanes. Même si l'Islam de cette région demeure marqué par des emprunts locaux, c'est la règle musulmane classique qui y reste pratiquée. Cette règle marque la vie sociale, notamment au niveau de la condition de la femme.

Durant l'époque médiévale, les voyageurs arabes ont laissé des descriptions précises de la côte africaine. Exemples : Né à Bagdad à la fin du IXe siècle, Al-Massoudi embarque avec des marins d'Oman sur la périlleuse mer zendj. (Au XIIe siècle, Ormuz et Mascate débouchés du Shirāz mongol, entretenaient déjà des relations suivies avec les ports d'Afrique Orientale, Mogadiscio, Pemba, Gedi, Zanzibar, jusqu'à Sofala et peut-être Mahajanga.)

Dans son livre "Les praires d'or", Mouroudj Ed-Dheheb livre de nombreuses informations sur les rivages de l'Océan Indien et sur le royaume de Waqlimi «qui produit en abondance or et autres merveilles». Les écrits du géographe Al-Idrisi au XIIe siècle et du grand voyageur Ibn Battuta au XIVE siècle constituent deux autres sources historiques de première importance. Plus inattendus sont les témoignages des navigateurs chinois. À partir du XIIe siècle, sous les Song, le commerce dans l'Océan Indien s'intensifie pour atteindre sa plus grande expansion sous les Ming. En 1417-1419 et 1431-1433, l'amiral Cheng Ho, musulman du Yunnan, connu dans l'historiographie chinoise sous le nom de «l'eunuque aux trois joyaux», conduit deux grandes expéditions sur la côte africaine et parvient à Malindi plus de quatre-vingts ans avant Vasco de Gama. C'est au cours des XIVE et XVe siècles que la civilisation swahili atteint sans doute son apogée.

Les ruines de la ville de Gedi donnent une idée de cette splendeur. Située à vingt kilomètres au sud de Malindi, la ville était reliée à la mer par un bras de la rivière Sabaki. Malgré l'importance du site, qui s'étend sur dix-huit hectares, les ruines ne furent mentionnées pour la première fois qu'en 1884 par le résident britannique à Zanzibar et commencèrent à être fouillées en 1948. Les recherches archéologiques se poursuivent toujours, entreprises par plusieurs équipes de différentes natio-

nalités. La ville comprend deux enceintes urbaines enserrant un palais, des maisons de pierres, des tombes monumentales, une grande mosquée, ou mosquée du vendredi, et de nombreuses mosquées de quartier. À l'extérieur de l'enceinte, une autre grande mosquée a récemment été identifiée. Remontant au début du XIV^e siècle, c'est la plus ancienne de la ville. Tous ces monuments sont construits en calcaire corallien. Le palais situé au centre de la cité, sur une artère menant à la mosquée du vendredi, fut certainement le siège du pouvoir aux XV^e et XVI^e siècles avec ses arches d'entrée monumentales, ses cours de réception et sa grande cour d'audience, l'édifice reflète bien le faste de la ville à son apogée.

On a cru, autrefois, que les cités de la côte Est-Africaine étaient des colonies d'états musulmans du proche ou du Moyen-Orient, des greffes étrangers sur le continent africain. La langue parlée sur la côte est le kiswahili. Utilisant l'alphabet arabe, elle emprunte à cette langue beaucoup de mots, ainsi que sa grammaire, sa structure, sa syntaxe et l'essentiel de son vocabulaire s'ajoutent à la culture. Les migrants venant du golf arabe ont trouvé sur la côte des populations noires auxquelles ils se sont mélangés. La plupart des habitants de la côte sont bien des noirs, comme l'ont souligné les récits des voyageurs à travers l'histoire, on est en présence d'une véritable civilisation afro-arabe, une civilisation similaire aux civilisations de l'Afrique subsaharienne qui a vu l'émergence de centres culturels comme Aoudaghost, Ghana, Djenné, Kano ou Tombouctou (Afrique de l'Ouest).

Les Portugais à la conquête de l'Afrique.

Au moyen âge inférieur, le continent africain fut la destination des marins des diverses grandes nations européennes, ils

recherchaient les pierres précieuses et les différents produits comme la soie ou les épices. C'est ainsi que vers la fin du XVe siècle, les Portugais commencèrent à débarquer tout au long des côtes du continent noir, y compris le pays swahili.

En effet, le navigateur portugais Vasco de Gama partit de Lisbonne avec trois caravelles le 8 juillet 1497, et arriva à Calcutta le 20 mai 1498. En longeant la côte Est-Africaine, il avait fait escale à zanzibar, à Malindi et à Mombasa.

Ayant doublé le cap de Bonne Espérance, les navires portugais mouillant devant le comptoir swahili de Mozambique, l'accueil de la population est hostile. À Mombasa, les Portugais échappent de peu à une embuscade. Le roi de Malindi, rival de celui de Mombasa, les accueille en revanche chaleureusement. Il leur fournit un pilote qui leur permet, en utilisant les vents ou « padrao » de naviguer dans l'océan.

Les Portugais ont découvert sur cette côte africaine une vie commerciale prospère, de bons ports pour les navires en route pour les Indes et la possibilité d'obtenir de l'or à partir du port de Sofala. Mais la population étant hostile à leur implantation, ils savent qu'ils devront prendre les villes de force.

En 1520, Vasco de Gama, de retour dans l'Océan Indien, impose un traité de vassalité au roi de kilwa qui doit payer tribut. Mais trois ans plus tard, les troupes de Francisco d'Almeida s'emparent et incendient kilwa et Mombasa, détruisant quelques-uns des plus beaux fleurons de l'architecture swahili. En 1528, Mombasa, révoltée, est à nouveau mise à sac.

À partir de 1502, les Portugais y font construire par un architecte italien l'imposant Fort Jésus, chef-d'œuvre d'architecture militaire de la renaissance et symbole de leur puissance. Destiné à protéger la ville des attaques des Turcs et des Hollandais. Fort Jésus est aussi chargé de mater l'insurrection